

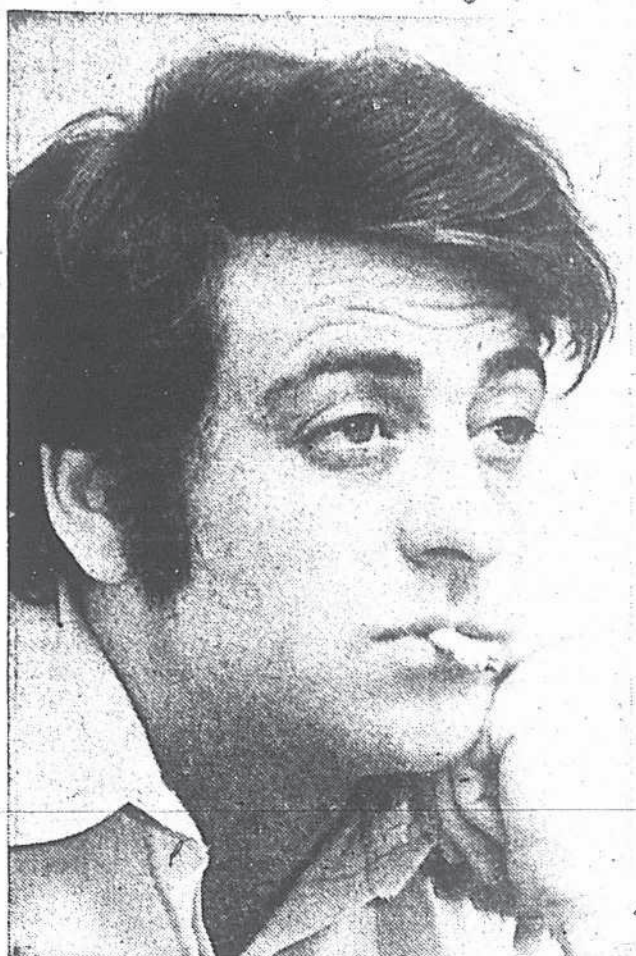


photo René Picard, LA PRESSE

Jacques Desrosiers ne sait pas vivre!

par PIERRE VINCENT

Vedette des cabarets, il s'excusait de négliger son métier de comédien pour aller faire fortune, comme fantasiste, devant des publics pas très exigeants.

Vedette des disques, il s'expliquait par son besoin de devenir le no 1 au Québec — sa chanson "la Machine à laver" valait bien le "Chu d'bonne humeur" de Claude Blanchard, pour l'époque.

Depuis les quelque quinze ans qu'il fait carrière dans le spectacle, Jacques Desrosiers a toujours été obsédé par ce besoin de régler définitive-

ment son problème d'insécurité. Pour y arriver, il est sauté sur le premier moyen mis à sa disposition: une carrière.

Aujourd'hui, il est propriétaire de terrains à Saint-Scholastique (évalués, dit-on, à environ un demi-million de dollars), il possède quelques immeubles et il a, si j'ai bien saisi, un gentil petit compte en banque. Aujourd'hui, il sait qu'il aime le métier qu'il exerce et il n'a, pour ainsi dire, pas à s'inquiéter de manquer de travail.

Jacques Desrosiers a tout pour être heureux, tranquille et rassuré. Les problèmes d'argent ne devraient plus le contraindre à suivre n'importe quels sentiers et le manque de confiance en son talent ne doit plus l'embarasser.

Pourtant, le Jacques Desrosiers que je viens de rencontrer ne donne absolument pas l'impression d'être un gars au-dessus de ses affaires. Il est lucide comme un étudiant de 2e aux Sciences sociales quand il discute de l'importance de ses 15 années de carrière et il est, en même temps, blasé comme un fils de millionnaire.

"Quand je me suis lancé dans ce métier, je voulais tout faire. Surtout gagner beaucoup d'argent! A cause de mon problème d'insécurité. A l'époque où il fallait, pour un comédien, aller chercher le gros de ses revenus dans les cabarets, j'y suis allé. Lorsque le disque est devenu une affaire intéressante, j'en ai fait. Le jour où il a fallu travailler à la télévision pour continuer à toucher des cachets convenables, j'ai décroché des séries d'émissions. Et, à travers tout ça, j'ai tourné quelques films, dont "C'est pas la faute à Jacques Cartier", en vedette. Je sais maintenant que je pourrais m'arrêter de travailler pendant quelques années — ce qui ne veut pas dire que je sois millionnaire, ainsi que le prétendent les journalistes — et les messieurs de l'impôt. Je sais également que je peux fort bien me tirer d'affaire dans ce métier. Mais il m'arrive, depuis quelque temps, de me demander si je n'aurais pas mieux fait d'exercer un autre métier... Gélinas (Marc) m'a conseillé, l'autre jour, de l'imiter et de prendre une année sabbatique. Ça fait un mois que je suis en vacances, que je n'ai rien à faire, et je trouve ça plate à mourir! Quand t'a été "sur le go" pendant quinze ans, tu peux pas t'arrêter comme ça. Je ne vais tout de même pas rester assis dans mon salon, une p'tite caisse de "24" à côté de mon fauteuil, et attendre que le temps passe! Voya-

ger? Oul... Voyager... Mais pour aller où? Evidemment, je me rends bien compte que je dois réapprendre à vivre. Pour l'instant, je ne sais rien faire d'autre que travailler. Et je continue. Pas par amour de l'argent, mais parce que je ne connais rien de mieux. Enfin, je vais probablement me décider à prendre quelques semaines de vacances cet été. Mon père (80 ans) aimerait bien que je l'accompagne en Europe..."

Toutefois, il reconnaît volontiers qu'il ne réapprendra pas à vivre du jour au lendemain et qu'il ne va pas réorienter sa carrière illico. En attendant, il continue. Le mois prochain, il se peut qu'il tourne un film humoristique sur les films québécois. Cet automne, il sera régulièrement de la distribution du "Paradis terrestre" avec son compère Jacques Chénier.

Par contre, il vient de perdre sa troisième série au canal 10 et il n'est pas (encore!) question qu'on lui donne une quatrième chance. "Le 10 doit sauver \$600,000 cette année, d'après ce que j'ai su... Il se peut qu'on me propose quelque chose pour l'automne. Le contraire est bien possible, aussi. De toute façon, même si je ne suis pas allé chercher les plus gros ratings, je ne considère pas que mon expérience TV est un échec, et je n'ai pas non plus la prétention de croire que ça a été un succès. Il s'agira, dans l'avenir, de trouver une formule d'émission dans laquelle je pourrai me sentir tout à fait à l'aise."

Enfin, pour l'instant, Desrosiers pense surtout au cinéma: il doit, en principe (c'est-à-dire si le producteur Roger Cardinal réussit à amasser les fonds nécessaires), commencer à tourner "Après Après Ski" dans quelques jours. Et il travaille à la rédaction d'un scénario de film plutôt dramatique, où il est question de rivalité entre deux frères...

"Une diseuse de bonne aventure m'a prédit que ma vie allait changer du tout au tout à 35 ans. J'ai 33 ans..."

Les artistes ont ce qu'ils méritent: des Méritas

Ils le prennent comme un suçon, par la base. Peut-être (imagine-t-on facilement) qu'une fois rendus en coulisse, ils le lèchent goulument. Comme le bonbon qu'il est.

Après tout, ce n'est pas tout le monde, enfin pas tout à fait tout le monde, qui a son Méritas. On en connaît même qui n'en ont jamais eu! C'est pourquoi sans doute ceux qui, cette année, sont les heureux élus vont sans sourciller grimper sur le "stage" du Gala des artistes pour recevoir leur précieuse et succulente statuette. Y compris ceux qui, il y a deux semaines, crachaient ouvertement dessus.

Pourtant, il aurait suffi de presque rien. Il aurait suffi d'un peu de confiance, d'un peu de sens commun, d'un rien de sagesse... ou de courage. Et les artistes, qui forment "la minorité exploitée la plus vieille au monde" (dixit George C. Scott), auraient pu regagner une dignité disparue sous les flots de manchettes et de paillettes. Mais... il y a le suçon!

Ils vont finir par nous forcer à croire cette vieille scie qui veut que "les artistes sont de grands enfants". Des enfants gâtés, vénaux, incapables de résister à un tout petit plaisir d'amour-propre qui, dans le fond, leur coûte très cher.

Car après tout, c'est eux qui font les frais du spectacle. C'est eux à qui on fait payer leurs places, comme s'ils étaient venus voir le guignol, au lieu de jouer dedans. C'est eux qu'on fait défiler, c'est eux qu'on récompense, ou qu'on envoie dans le petit coin sans donner de raisons, sans même qu'ils sachent qui vomir ou qui remercier.

On les juge sur leur vie conjugale, sur leurs costumes, sur leurs petits drames, sans tenir compte de leur travail ou de leur talent. Et (pen-

sant au bonbon), ils continuent de sourire. Pour la galerie. Pour la frime.

S'ils sont comme ça, révolutionnaires — ou simplement boudeurs — dans leurs confidences, mais sages comme des moutons dès qu'il faudrait parler haut, s'ils ont peur de leur ombre mais se précipitent dès qu'on leur tend le bonbon chromé du Méritas, c'est sans doute qu'ils sont vraiment ainsi et qu'il est réellement vrai que "les artistes sont de grands enfants". C'est qu'ils souffrent des défauts de leurs qualités. Quel dommage.

Le Seigneur disait: "Laissez venir à moi les petits enfants." Et ils accouraient, innocents et ravis, cabotiner pour les potins du Livre des Livres. De la même manière, avec une aussi attendrissante naïveté, les artistes se précipitent chaque année à cette époque à leur distribution de nanan avec l'espoir toujours renouvelé (et, à la longue, presque toujours récompensé) de recevoir eux aussi leur petit cadeau. Hélas, un esprit malin leur a changé leurs potins... et ça donne ce que vous avez enduré à la télé samedi soir dernier.

Sont-ils lâches, ou simplement naïfs? Sont-ils veules, ou seulement cabotins? Dommage qu'ils ne sachent pas faire la différence entre le vrai et le clinquant, entre leur intérêt et leur plaisir, entre leur métier et cette visite au zoo où, sans s'en rendre compte, c'est eux qui jouent les animaux.

Il serait trop facile de dire qu'on les aime comme ils sont. Que c'est ainsi que la Nature les a faits. Pourquoi certains d'entre eux, au moins, ne vont-ils pas au bout de leurs promesses et de leur personnage, pourquoi s'amuse-t-ils encore à des jeux qui ne conviennent ni à leur âge ni à leur vraie valeur?

Il vaut mieux, sans doute, ne pas trop leur en demander. Il vaut mieux les laisser à leur petite "fête de famille" où les cadeaux sont distribués au hasard, par les oncles et tantes anonymes, douteux, qui ont organisé la soirée... et qui en profitent.

Il vaut mieux, hélas, ne pas les forcer à choisir entre leur dignité, leur conscience professionnelle et le suçon chromé du Méritas.

R. Homier-Roy et Y. Leclerc



photo Antoine Désilets, LA PRESSE

Andrée Boucher est tellement contente des autres que les autres doivent être contents d'elle

par RUDEL-TESSIER

Andrée Boucher a épousé l'espion de l'Empereur pour le meilleur et pour le pire et, comme cela arrive quand même quelquefois, elle est heureuse.

Elle aime son mari, son mari l'aime, et elle aime la France. Heureusement, car qui prend mari prend pays, c'est bien connu.

Son mari, c'est ce très grand comédien français: Jacques Fabbri, dont notre Andrée Boucher est devenue la partenaire, le temps de tourner six films d'une heure pour la télévision française. Ce feuilleton historique s'intitule "L'Espion de l'Empereur". L'espion de l'Empereur c'est Jacques Fabbri, sa femme c'est Andrée Boucher, et les autres interprètes ont été recrutés presque tous à la Comédie-Française.

Mise au point nécessaire!

Je viens de me relire, et je suppose que la prudence m'impose de bien préciser qu'Andrée Boucher n'a pas épousé pour de vrai Jacques Fabbri, qu'elle n'est sa femme que dans "L'Espion de l'Empereur". Mais c'est vrai que Jacques Fabbri aime beaucoup Andrée Boucher, qu'Andrée Boucher aime beaucoup Jacques Fabbri, qu'ils sont devenus des camarades, qu'Andrée Boucher est heureuse, qu'elle aime la France, qu'elle a passé des mois inoubliables avec des camarades devenus tout de suite des amis.

Andrée Boucher a aimé la France, les Français et en

particulier tous ceux avec qui elle a travaillé et vécu durant quatre mois, l'été dernier, et qu'elle a retrouvés deux fois, depuis.

Alors il ne faut pas être grand psychologue pour en conclure que la France l'a aimée, que les Français l'ont aimée, que ses camarades ont pensé tout de suite qu'elle était la fille charmante, chaleureuse, que nous connaissons. Et une autre conclusion s'impose: son talent est exportable, car elle ne serait pas aussi contente des autres si elle n'était pas contente d'elle-même! Car les comédiens savent généralement ce qu'ils font.

Un feuilleton que nous verrons sans doute

"L'Espion de l'Empereur" n'est pas une coproduction, mais on peut imaginer que nous verrons éventuellement ce feuilleton, qui a été présenté en janvier à la presse française, qui en a dit le plus grand bien.

Andrée Boucher, elle, fait confiance aux journalistes: "J'ai assisté à la présentation à la critique, mais... est-ce que je devrais vous l'avouer? Je n'ai vu que moi. Je me suis regardée durant six heures!"

— Comment vous êtes-vous trouvée?

— C'est épouvantable! A la fin je détestais ma bouche, mon nez, mes yeux! Je me trouvais trop petite, trop débordante, dans mes robes Empire!

— Mais vous avez envie de recommencer...

— Je ne pense qu'à ça!
— Où en êtes-vous?

Les choses se présentent bien

— Il y a beaucoup de gens qui m'aiment bien, là-bas, qui me trouvent du talent, figurez-vous. Alors, on m'a parlé de films, oui... Il y en a un qui se fera peut-être cet été, peut-être l'été prochain, et dont je serai, probablement, s'il se fait... Il y a un autre projet pour la télévision française... Mais on m'a aussi parlé d'un film québécois, d'après un scénario de Normand Gélinas. On verra bien.

Il y a aussi Alain Delon, qui lui avait fait savoir, à Paris, qu'il aimerait la voir. Elle l'a vu, en janvier, je crois, à New York, où il était de passage. Mais elle précise qu'il n'avait rien d'immédiat à lui proposer, qu'il voulait la voir pour se faire une idée personnelle, parce qu'on lui avait parlé d'elle.

— Je dois l'avoir déçu, car c'étaient des amis qui lui avaient parlé de moi! Je suis sûre qu'ils ont exagéré. Mais Alain Delon est un homme si poli que je ne sais pas ce qu'il a pensé vraiment. Enfin!

Les choses ont l'air de se présenter pour elle comme elle le souhaite.

— Je voudrais bien faire une carrière franco-québécoise!

Il y eut aussi un film québécois

Le fait est qu'elle vient de tourner un film, un long mé-

trage réalisé par Raymond Garceau, "Et du fils...", avec Ovide Légaré, Réjean LeFrançois, Maruska Stankova, Jacques Godin, Thérèse Cadorette, Denise Morelle. Le film a été tourné à l'île aux Grues, dans le Saint-Laurent, et est destiné à la télévision. Mais ces quelques semaines passées à l'île aux Grues ont enchanté Andrée Boucher, qui dit toujours qu'elle est une "fille de la campagne", qui ne peut pas se passer longtemps d'un autre air que celui des villes. "Et je suis particulièrement bien dans les îles!", me disait-elle en fermant les yeux, pour se souvenir.

Andrée Boucher dit encore: "C'est merveilleux, ce métier que nous faisons! Quand nous quittons la scène ou le plateau nous pouvons devenir plus simples que les gens les plus simples, car nous ne sommes pas tentés comme les autres de nous jouer la comédie ou de la jouer aux autres. Vous ne croyez pas? Moi, je le crois."

Oui, c'est vrai, les comédiens ont tort quand ils ne sont pas simples! Mais elle m'a avoué qu'après avoir vécu quatre mois dans les robes Empire de la femme de l'espion de l'Empereur elle a mis cinq ou six semaines à sortir de son personnage. "C'est vrai, m'a-t-elle expliqué, qu'il fallait qu'en même temps j'accepte de me passer de cette merveilleuse camaraderie qui avait duré quatre mois et qu'il m'avait rendue si heureuse."

Je crois qu'elle n'a pas encore accepté.

Charlebois s'empare du bâton... et compte!

par Ingrid SAUMART

Lundi soir, je surprends Robert Charlebois en train de répéter... avec Louise Forestier, comme dans le bon vieux temps! "Mais n'en parle pas avant la première", me demande-t-il. Tous deux se réjouissent déjà de la surprise de leur public...

Ils répètent avec l'Orchestre symphonique, et Charlebois vient de découvrir un nouveau gadget. Un gros: diriger l'orchestre. Calvin Sieb, premier violon lui donnera sa première leçon. C'est en battant la mesure qu'il m'accorde ce qui, chez lui, passe pour une entrevue...

Un, deux, trois, quatre... "Je ne serai jamais un "conducteur", mais si j'arrivais juste à diriger un orchestre ce serait un atout de plus pour mon show."

Un, deux, trois, quatre... "J'apprécie la musique classique mais je trouve que faire ce que vous faites c'est sombrer dans l'académisme. Il faudrait qu'on mette un peu de vie, de swing dans tout ça."

Un, deux, trois... "Dis donc, Léon, qu'est-ce que t'en penses? Je pense que c'est mieux que l'an dernier!"

Un, deux, trois, quatre... "Je chante une heure, pas plus, parce que les gens

m'ont beaucoup vu cette année. Une heure. Faut qu'ils restent sur leur appétit..."

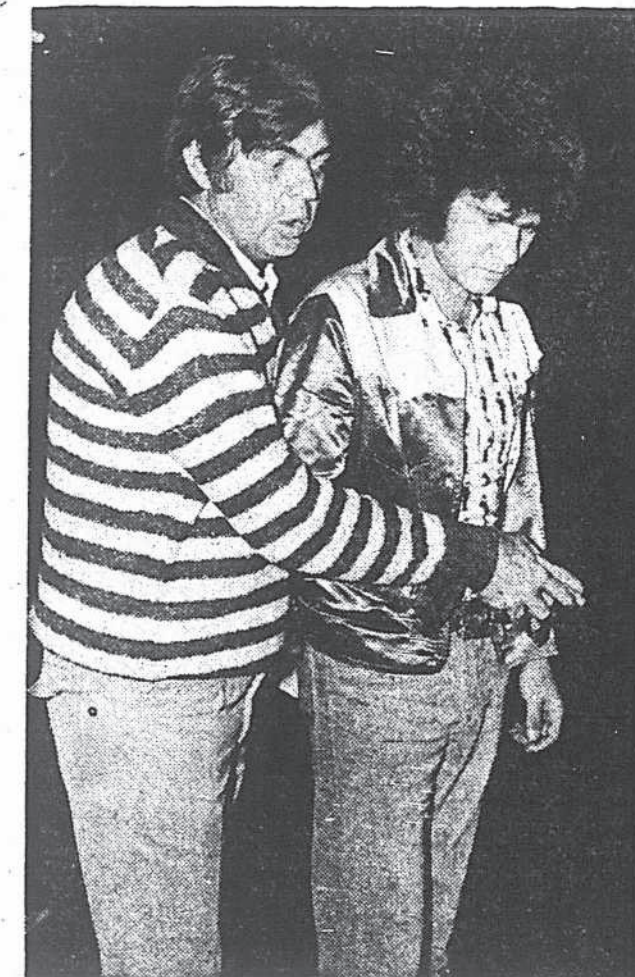
Un, deux, trois... "J'ai un goût d'Europe, ces temps-ci. Pas nécessairement de la France, mais à Paris on est tellement près de plusieurs choses différentes. Et puis, à partir du moment où tu regardes les Français comme des "cartoons", tu prends le beat, t'as plus de problèmes."

Un, deux, trois, quatre... "Cet été, je vais à Spa et en Pologne, aux festivals, mais comme invité. Je ne serai pas en compétition. Il est aussi question que je fasse un spectacle au Centre culturel canadien à Paris..."

"Après le spectacle à la Place des Nations, je me retire pour six mois. Il faut que je termine la musique de "Bulldozer" et que j'écrive de nouvelles chansons."

Un, deux, trois, quatre... "Dis aux gens que mon dernier disque a été fait sans mon consentement et que "Down in the South" n'est pas une nouvelle chanson. Je la faisais à l'époque où je travaillais avec Deschamps dans "l'Ostidcho"..."

Un, deux, trois... "Dis aussi que je me cherche un distributeur efficace et intelligent pour mes dis-



photos Pierre McCann, LA PRESSE

Avec son "professeur", Calvin Sieb.

ques. Une compagnie qui se rait éventuellement intéressée à investir. Gamma? Je ne veux plus en parler, j'ai déjà perdu assez de temps avec ça!"

La leçon se poursuit toujours et Calvin Sieb annonce à Charlebois qu'il a appris "Monument National" par oreille et qu'il arrive à la

jouer au piano. Chose dite, chose faite! toute la troupe se déménage autour du piano, où Sieb s'exécute.

"Il faudrait que tu fasses un disque avec l'orchestre et cette chanson. C'est formidable. Moi je trouve ça aussi beau que du Léo Ferré," dit le violoniste. Charlebois répond: "Thanks, man!"



Un Patriote de fermé, 2 Patriote d'ouverts

"Si le maire Drapeau consentait à réviser sa politique de spectacles à l'Expo — si, par exemple, il se contentait de ne présenter que les plus gros spectacles sur le site de Terre des Hommes pour laisser aux propriétaires de boîtes de Montréal le soin de produire la plupart des autres spectacles, alors là, nous ne serions certainement pas forcés de fermer le Patriote pendant tout l'été."

Mais M. Drapeau semble toujours tenir mordicus à concentrer toutes les activités artistiques sur les îles, et M. Percival Broomfield, ainsi que son camarade Yves Blais, doivent se rendre à l'évidence : les spectacles à Montréal, durant l'été, ça n'est pas rentable.

Le Patriote clôture donc sa saison avec le spectacle de Claude Landré, et il ne rouvrira pas ses portes avant septembre.

Cependant, les deux propriétaires de l'unique boîte à chansons de la ville ne renoncent pas pour autant à produire des spectacles, dussent-ils aller aussi loin que Hull et Sainte-Agathe. Ils

viennent de rendre public la liste des vedettes qu'ils offriront cette saison dans leurs deux boîtes — très off-Montréal !

A Sainte-Agathe, Clémence et ses Boys inaugureront la saison le 18 juin. Lui succéderont Renée Claude et Denis Lamarre, Monique Leyrac et Denis Lamarre, Tex et Jacqueline Lemay, Pauline Julien avec Gilles Renaud et Michel Garneau, Claude Landré et Lyne Paul, les Cyniques et les Karicks, Alexandre Zelkine et Isabelle Pierre. Au Patriote à Jean-Lou de Hull, la saison ne commence que le 26 juin, avec Jacques Michel. Suivront : Renée Claude, les Jérolas, Claude Landré, Monique Leyrac, Gilles Vigneault, Pauline Julien, Tex, les Jérolas et Clémence Desrochers avec sa revue "C'est pas une revue, c'est un show".

P. V.

Louise Forestier : elle chante !

Louise Forestier a redécouvert le plaisir de chanter. Et elle le fait redécouvrir au public qui va l'entendre depuis deux semaines au Black Bottom dans le Vieux Montréal. Une expérience à ne pas manquer pour tous ceux qui, à force d'entendre les cris et hurlements (parfois géniaux)

des dieux du rock, comment à trouver que ça sonne toujours pareil...

Ils se rappelleront brusquement comme il est agréable d'entendre une artiste qui parvient à interpréter des mélodies très contemporaines, mais avec une précision, une finesse, un contrôle dont nous avions perdu l'habitude. La voix est toujours là, même, souple, étendue, musicale. Mais plus de jolait (sauf, pour des effets bien précis, dans "Tzagadou", la seule de ses propres chansons qu'elle chante ici), une prononciation impeccable dont on ne perd pas une syllabe, un phrasé admirable, des orchestrations intelligentes et une utilisation discrète mais efficace de ses dons de comédienne.

Elle fait, hélas, trop de mélodies de Jesse Winchester, jolies mais qui ont une tendance à se ressembler. Par contre, sa chanson d'ouverture, de Jacques Perron sur un texte de Luc Granger, qui s'appelle "Pourquoi chanter", fait songer à du Ferré d'une bonne époque, et son interprétation de "La Marche du président" de Vigneault-Charlebois est sûrement une des plus belles choses que j'aie entendues, sur disque ou sur scène, depuis un bon bout de temps. Un véritable "voyage" sans avoir fumé, dont on voudrait ne jamais revenir.

Après avoir entendu tant d'émules de Janis Joplin ou de Joe Cocker étaler, parfois à l'émoussante, leurs tripes devant le micro, on ne

peut qu'être un peu étonné, au départ, d'entendre quelqu'un chanter avec sa voix plutôt qu'avec son ventre. Mais c'est un bel étonnement.

Elle est encore au Black Bottom de jeudi à dimanche, en alternance avec Spectrum, l'ensemble de jazz de Charles Burke, le patron de la boîte.

Y. L.

C'est le public qui fait le show !

Les spectacles de cabaret tels que nous les avons connus au cours des cinq dernières années n'existent plus, à toutes fins utiles : nous l'avons déjà écrit, et à peu près tout le monde le sait.

Cependant, on succède aux stappettes de la danseuse du ventre, au pot-pourri du chanteur MC et au tour de chant de la "vedette de la radio, de la télévision et des disques", un nouveau genre de spectacles, qui serait un mélange de séances d'école et de documentaires sur des peuples étranges.

Depuis plusieurs mois, un dénommé Pierre Stéphane, officiellement animateur de cabaret, a pris l'initiative de se spécialiser dans les concours d'amateurs, en ayant

bien soin de choisir les amateurs les moins talentueux et les plus risibles. Sa formule a connu tant de succès, dans un certain cabaret de la Plaza Saint-Hubert, que Dominique Mandanice (du café de l'Est) lui a offert de doubler son salaire, s'il venait présenter ses "attractions" chez lui. Il a accepté. Et, depuis quelques semaines, il remplit la salle de ce cabaret tous les mardis soirs avec son concours "Donnez-moi ma chance". Non seulement il fait salle comble avec ses spectateurs ordinaires, raconte Marc Verreault, mais encore il déplace des personnalités comme Claude Blanchard, qui, la semaine dernière, avait fait réserver sa table pour lui et sa femme. Olivier Guimond se propose de venir, lui aussi. Encouragé par le succès de cette forme plutôt curieuse de spectacle, le patron de la boîte a décidé de multiplier cette sorte d'expériences. Ainsi, il y a maintenant, en plus de "Donnez-moi ma chance", un concours de danse un peu spécial où on accueille les gens les plus "inaccoutumés" un concours "Hot pants"... Et on songe à organiser des soirées du "bon vieux temps".

Il paraît même que d'autres cabarets de la Métropole s'approprient à en faire autant. D'ailleurs, l'un d'eux a déjà présenté des combats de boxe... entre femmes ! Mais il a dû abandonner sur les conseils de la police...

P. V.

perspective pop

Ça roule avec le stainless steel?

Par GEORGES-HEBERT GERMAIN (collaboration spéciale)

La maison Polydor a lancé récemment "Ça roule avec le stainless steel". Ce microsillon recueille une dizaine de reels et de vieux airs québécois arrangés, adaptés et interprétés par Dominique Tremblay et Philippe Gagnon, qui ont eux-mêmes composé trois des reels qu'ils exécutent : "La Casa" (celle de la rue Sherbrooke, sûrement), "La Complainte de mon frère", et "Ça roule avec le track'n steel", que l'on nous présente comme étant un morceau de "musique underground".

"La musique de l'équipe Tremblay-Gagnon, nous dit-on sur la pochette, s'adresse à tout Québécois persuadé qu'il a chez lui un patrimoine et une valeur propre qui doivent être reconnus comme universels." Bonne, bonne, excellente réclame. On nous prend carrément et franchement par nos sentiments les plus nobles ; on joue en virtuose sur nos cordes les plus sensibles, les plus fragiles. L'occasion était trop belle. "...tout Québécois persuadé..." ça frise l'abus de confiance. Comment ne pas se méfier un peu ? Surtout que toute cette affaire de retour aux sources pouvait nous apparaître dès le départ comme tellement, tellement importante.

Richesses naturelles

L'idée était dans l'air depuis un bon bout de temps déjà. Tout le monde avait envie et besoin qu'on utilise plus largement et plus librement nos propres matières premières et nos richesses naturelles dans la fabrication d'une musique bien à nous. Faire une musique qui serait enfin un reflet de comment on vit, comment on pense, comment on joue... "un patrimoine" et une valeur propre...

Tout ce qui est typiquement québécois tombe automatiquement sous le coup de l'exotisme : vieilles maisons, vieux meubles, reels, gigue. Tremblay et Gagnon, c'est mon impres-

sion, n'y ont pas échappé. Ils ont brassé de vieux airs, réveillés de vieux souvenirs et en ont fait un microsillon. Exactement comme on prend un vieux bahut qu'on décape et qu'on cire et auquel on fait dès lors attention, auquel on porte désormais un respect démesuré comme à une oeuvre d'art inestimable, intouchable, inutile.

La majeure partie de notre musique populaire a toujours été d'inspiration américaine. C'est normal. Nos groupes rock se sont tournés et retournés en vain de tous côtés à la recherche d'un son ou d'un rythme qui pourrait encadrer plus justement les réalités québécoises. Et depuis quelques temps, on se rendait compte que pour que ça marche, pour que ça roule, il fallait y mettre du sien et emporter dans sa musique ses bagages culturels et politiques et tous ses bags. Jusqu'à maintenant, Charlebois et Vigneault sont peut-être les seuls à l'avoir fait. Presque toujours, les groupes rock reviennent au même point : suivre les sentiers battus qui conduisent directement chez les Américains.

Faux départ

"Ça roule" n'a rien changé à tout ça. C'est peut-être plus agréable à entendre que beaucoup de nos groupes rock psychédéliques attardés, c'est sûrement plus poignant au premier abord que bien des choses qui nous arrivent de l'extérieur (je pense à "la No-

ce à Jean-Guy", à "l'Attente"), mais ça ressemble pas mal à un faux départ.

Aux Etats-Unis, il y a eu depuis deux ou trois ans un grand mouvement de masse vers les bayous, vers le reel et toute la musique d'inspiration cajun. Doug Kershaw, Taj Mahal naviguent au beau milieu de ces courants musicaux qui originent de chez nous en bonne partie : une musique et des rythmes qui ont été déportés avec les Acadiens (cajuns) au XVIIe siècle. Il était inévitable que nous songions un jour à explorer plus sérieusement le bassin d'alimentation de ces grands courants musicaux. C'était là une entreprise fort louable en elle-même. Tremblay et Gagnon n'ont pas hésité à s'y atteler.

Nos deux musiciens ont voulu prouver que du folklore québécois peut être tiré une musique adaptable à tous les courants actuels, allant même jusqu'à l'underground, comme la composition "Ça roule avec le track'n steel".

C'est retourner chez les Américains, mais cette fois en y emportant le peu de richesses que nous avons. Ce n'est pas se rapprocher de la réalité, ce n'est pas prendre la mesure de "notre valeur propre". Au contraire, c'est encore une fois passer par-dessus, directement et à très haute altitude. C'est de l'aberration, de l'aliénation mentale. Ce n'est certainement pas comme ça qu'on va s'en sortir.

Ah! Vous partez en fin de semaine? Passez chez Speedy... ils sont ouverts les jeudis et vendredis soirs jusqu'à 9h.



Speedy Muffler des gars aimables

9 ateliers dans le grand Montréal:

- | | | | |
|---|---|--|---|
| AMHUNTSIC
10,245 Lajeunesse
coin Fleury
389-8424 | RIVE SUD
3485 Taschereau
face au centre commercial
Greenfield Park 676-0228 | DOLLARD-DES-ORMEAUX
3599 Montée St-Jean
au nord du centre commercial
Fairview 626-9831 | EST
3855 Jean-Talon
près Pie-IX
725-8458 |
| OUEST
4055 Jean-Talon
à l'ouest de Lucerne
731-7845 | VERDUN
1130 de l'Eglise
près boul. Champlain
766-3591 | ANJOU
7100 boul. des Galeries d'Anjou
au sud du centre commercial
352-4150 | LAVAL
992 Curé-Labelle
au nord de Notre-Dame
688-7300 |
| PLATEAU MONT-ROYAL
4763 Papineau
au sud du boul. St-Joseph
526-2859 | | | |

PASCAL, LE CENTRE DES CLIMATISEURS À PRIX D'AUBAINE

BONNE SUGGESTION POUR L'ÉTÉ

l'air climatisé

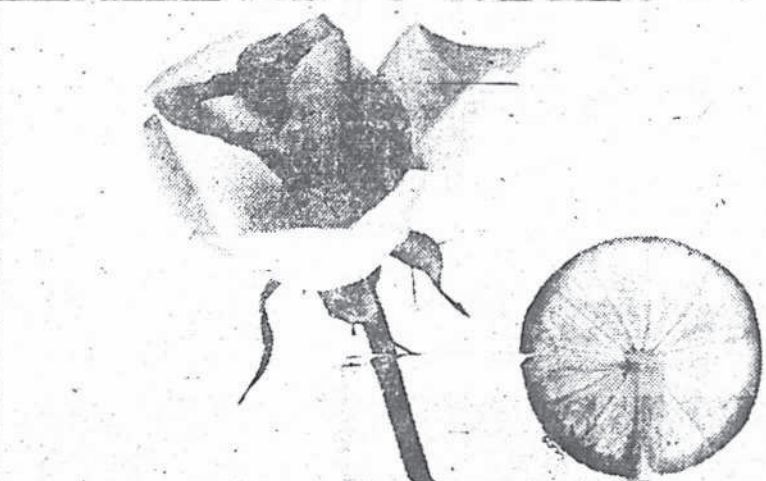
VOICI LE NOUVEAU MODÈLE QU'IL VOUS SUFFIT DE RACCORDER AU COURANT ÉLECTRIQUE — NE NÉCESSITE AUCUNE INSTALLATION COÛTEUSE. FABRIQUÉ POUR SE POSER DANS PRESQUE TOUTES LES FENÊTRES, SANS EXIGER DE TRANSFORMATION SPÉCIALE NI DE FILIERIE ÉLECTRIQUE.

A BAS PRIX PASCAL

CHOIX DE MARQUES RÉPUTÉES

VOYEZ-NOUS AVANT D'ACHETER!

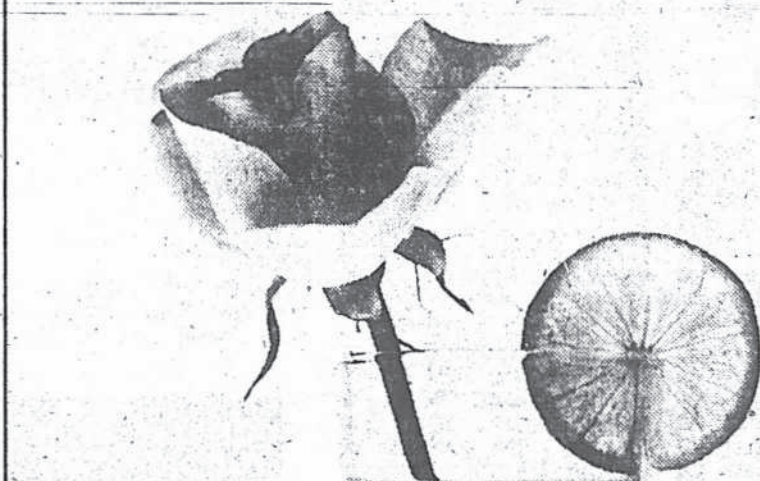
Choisissez la vie



REGARDEZ BIEN
REGARDEZ
RADIO-CANADA
AU CANAL 1

Prenez le volant avec Jacques Duval et Pierre Perreault. Sport automobile, essais de voitures, visites d'usines, entretien de véhicules, sécurité routière. Le mardi à 22h00

Amour et générosité conjugales



REGARDEZ BIEN
REGARDEZ
RADIO-CANADA
AU CANAL 1

Les risques du métier Aux Grands Films. Ce drame pose le problème délicat du danger de l'enseignement donné à des adolescents par un homme jeune, sujet de leurs premiers émois amoureux. Avec Jacques Brel, Emmanuelle Béart. Le jeudi 10 juin 19h30 (en couleur)

Carrefour International du Magasinage

FESTIVAL ALLEMAND

du 10 au 12 juin

JEUDI ET VENDREDI en SOIRÉE
à 7 h. 15 et 8 h. 15

CHOEUR ET MUSICIENS
Folklore bavarois authentique

SAMEDI 12 JUIN
à 11 h. 15 a.m. et 2 h. 15 p.m.

DANSEURS ET MUSICIENS
Danses folkloriques bavaroises

Vous et les vôtres serez enchantés par la musique enlevante et les costumes colorés de Bavière. A ne pas manquer! Ce sera un plaisir de faire vos achats au Carrefour international du magasinage, à l'intersection de l'autoroute des Laurentides et du boulevard Métropolitain.

ROCKLAND
CENTRE D'ACHATS